

ainsi les phases successives par lesquelles doit passer l'esprit humain, d'abord par une période de foi confiante, puis par la crise du « comment » et du « pourquoi », et finalement par l'adhésion intellectuelle et libre à la Vérité. En d'autres termes : « Enfance, Jeunesse, Age mûr ; — Cœur, Intelligence, Raison. »

L'ouvrage est écrit dans une langue étudiée, d'une correction achevée, poétiquement, mais sans rien de la forme pittoresque, des accidents de phrase, du tour piquant, commun aux peintres, qui écrivent ordinairement... comme ils peignent. En Lacuria, c'était l'inverse : il peignait comme il écrivait.

L'ouvrage se termine par une admirable prière, tout empreinte de piété noble, délicate, intime, et où se révèle le sentiment de la plus haute moralité. Plus d'une phrase est, peut-être sans le vouloir, une critique amère du catholicisme tel que l'entendaient M. Veillot et son groupe.

Flandrin et Lacuria, à côté de la communauté d'idées artistiques, avaient la communauté d'idées religieuses et même libérales (2) ; ils avaient été camarades ; c'étaient deux nobles esprits ; ils étaient pour s'aimer, et l'on peut dire, en effet, que pour Hippolyte, qui avait à un si haut degré le sentiment de la famille, Louis était un troisième frère. Cette amitié déborde dans les lettres de Flandrin, et elle était payée de retour.

Ces lettres sont longues, longues comme les lettres de la jeunesse, où l'on verse son cœur sur le papier, où l'on conte minutieusement les moindres incidents (3). Elles sont faites sans art, un peu unies, mais elles révèlent la belle âme de Flandrin, toujours « tournée en haut ». L'affection tendre, profonde pour ses parents, pour sa famille ; une modestie absolue, si différente de la présomption trop ordinaire aux artistes, — je dirais volontiers de leur « bagou » coutumier, — tout y fait aimer l'homme sous l'artiste. J'ose affirmer que Flandrin est rehaussé par cette correspondance si simple, autant que la plupart des hommes de lettres, dont on a publié les correspondances ces dernières années, ont été diminués par la divulgation de leur être intérieur.

(2) Tous deux avaient chaudement sympathisé avec Lamennais au temps de son catholicisme libéral, et fait cause commune avec l'*Avenir*.

(3) Nous avons cru devoir supprimer d'assez nombreux passages pour ne pas allonger outre mesure cette publication et fatiguer le lecteur par l'excès des détails. A ces lettres s'en trouvaient jointes un certain nombre, non moins intéressantes, de Paul Flandrin. Un sentiment bien naturel de discrétion nous a empêché de reproduire celles-ci.